

« ICI, LA CLOCHE, C'EST MOI ! »

(Synthèse du n° 21 d'*Education et management* sur le temps scolaire)

Il était grand temps qu'*Education et management* s'intéressât au temps ! Son absence aurait pu sembler suspecte à la longue tant est décisive sa contribution à la vie et l'organisation scolaires. Travailler dans un établissement scolaire c'est - d'abord – vivre sous la férule de Chronos, de ses contraintes et de ses normes, emploi du temps, temps de service, devoirs à rendre à temps... et, plus prosaïquement, sous la tyrannie pavlovienne de la sonnerie, qui faisait s'insurger l'un de mes professeurs : « *Ici, la cloche, c'est moi !* » tonnait-il pour signifier qu'il voulait rester le maître du temps. Le sujet n'est sans doute pas épuisé par les articles de ce numéro, mais nous voici, après leur lecture, prémunis contre des représentations trop objectives, contre lesquelles s'élevait Heidegger lorsqu'il dénonçait « *une conception vulgaire du temps comme écoulement d'instant successifs du passé vers le futur* ». S'en dégage en effet une série de distinctions conceptuelles qui se révèlent éclairantes pour l'organisation scolaire.

Ainsi Marie-Joseph Chalvin nous rappelle opportunément les travaux de Hall sur les différences culturelles de perception et d'usage du temps. Mais le risque avec Hall est de faire de ces acquis culturels, non pas des différences surmontables, mais les bases d'un déterminisme naturalisé, « *enraciné dans la biologie et la physiologie de l'organisme* » comme il l'écrit dans *Au delà de la culture*. Car par delà ces différences, ne s'agit-il pas, pour tous les hommes, de chercher à conjurer la seule vraie certitude temporelle ? Celle de la mort. Les uns dans les comportements cycliques, la répétition et l'inachèvement permanent, les autres dans les illusions de la rationalité et de l'anticipation. La volonté occidentale d'asservir le temps par exemple, de programmer le futur par le menu, peut prendre avec certains usages contemporains, comme ces agendas « surbookés » que dénonce Jean-Pierre Boutinet, des formes obsessionnelles et en définitive dérisoires.

D'avantage que les psychologues et les sociologues, ce sont peut-être les historiens qui apportent à la question du temps scolaire un éclairage décisif. Immuable et répétitif, fondé sur le cycle court de la semaine et sur celui, plus long, de l'année, il nous vient d'abord d'une civilisation paysanne « *inscrite dans le cycle des saisons et des fêtes religieuses* » remarque Pierre Cornède, tradition sur laquelle s'est greffée plus tard une culture administrative centralisatrice et dirigiste fondée sur des principes de contrôle et d'uniformité. Il est aussi l'héritier direct du collège de l'Ancien Régime, qui reprend les exigences de la règle monacale et d'une scansion du temps dont la « régularité » discipline à la fois l'âme et le corps. Dans ses travaux sur le Moyen Âge, Jacques Le Goff oppose le temps de l'église, rythmé par les cloches, à celui des marchands, mesuré par l'horloge, le temps cyclique et sacré au temps linéaire et profane. L'emploi du temps fixe, nous révèle Aniko Husti, résiste depuis vingt ans à toutes les critiques fonctionnalistes et à toutes les tentatives rationalistes d'assouplissement et de mobilité. A cela il doit bien y avoir quelques raisons ! L'organisation scolaire a été conçue hier selon un principe d'indifférenciation qui s'accordait bien avec l'idée d'un même « emploi » du temps pour tous. Le triomphe actuel d'un nouveau principe de différenciation pédagogique tarde pourtant à déboucher sur de nouvelles formes d'organisation compatibles avec un enseignement de masse. Les quelques tentatives récentes (modules, diversité des options) ont été détournées ou ont créé des contraintes difficilement gérables par les établissements. Surtout, on ne peut facilement évacuer la dimension sacrée du temps, même en évoquant la scientificité chronobiologique ou la rationalité pédagogique !

L'homme ne peut vivre uniquement dans un temps qui s'use, qui s'écoule vers une fin funeste, il éprouve le besoin de s'ancrer dans un temps d'origine, de naissance. Par rapport à ce temps cyclique, où une eschatologie peut s'inscrire dans une archéologie, et que symbolisent bien des mythes aussi fascinants que ceux du retour aux sources ou de l'éternel retour, le temps linéaire et profane n'offre que la piètre parenthèse d'un passage éphémère.

Reste une dernière distinction conceptuelle utilisée par plusieurs auteurs, et à laquelle on peut d'autant moins échapper qu'elle structure de plus en plus les rapports sociaux, et pas seulement dans le monde scolaire : celle qui oppose le temps de travail au temps dit « libre ». Anne Barrère nous fournit quelques bases de réflexion : les jeunes d'aujourd'hui passent, écrit-elle, « *en moyenne 19 ans dans l'institution scolaire* », les lycéens travaillent « *en moyenne 11 heures et demie chez eux par semaine* », ce qui représente, toujours en moyenne, « *entre 37 et 42 heures de travail hebdomadaires, un temps supérieur à la norme des 35 heures* ». Quant aux chefs d'établissement, ou plutôt à leurs adjoints, ils consacrent pas moins « *de 15 jours à 3 semaines de travail à temps plein* » pour constituer l'emploi du temps des professeurs et des élèves. Cette comptabilité critique du temps de travail est en fait quelque chose d'assez nouveau à l'échelle de l'histoire, née au 19^{ème} siècle du courant philanthropique qui s'est d'abord opposé aux excès de la révolution industrielle et en particulier au travail forcé des enfants. L'habitude en a été prise de mesurer le travail en heures par semaine, normalisation qui semble autoriser toutes les comparaisons. Mais comparaison n'est pas raison : combien de jours dans une semaine, de semaines dans une année, d'années dans une vie de travail ? La révélation des statistiques semble toujours suggérer l'excès, mais par rapport à quel passé, quelle norme, quel idéal ? 42 heures pour un élève, c'est trop ? Mais 42 heures 5 jours par semaine et 30 semaines par an ? 18 heures pour un professeur... On pourrait continuer la démonstration... Cette critique implicite mais radicale du travail, y compris du travail scolaire qui est pourtant éducation, formation et non production, appelle certainement quelques réserves car l'alternative au travail ne va pas de soi. Le temps libre est en effet un concept ambigu : Daniel Mothé, dans une certaine orthodoxie marxiste, en fait un marché et une source de nouvelles inégalités sociales, un facteur d'aliénation face à un salariat socialement libérateur ; la vieille dame indigne d'André Henry n'y voit pour elle que « *du vide* », et peut-être de l'ennui ; quant aux lycéens, quand trop de « temps libre » apparaît dans leur emploi du temps, ils appellent ça tout bonnement « des trous » et descendent dans la rue... Alors, si la liberté n'est pas au rendez-vous, le seul idéal qui s'imposerait face au travail serait donc celui du *farniente* ? Le problème est que cette conception touche aux fondements même de l'humanité. Si l'homme n'est pas la seule créature capable d'une inactivité prolongée, c'est le seul être qui travaille, qui produit des biens par une activité de transformation de la nature, pour les consommer ou les transmettre. Cette transformation de la nature est aussi ce qu'on appelle, au propre comme au figuré, la culture. Ainsi le travail, la culture et l'humanité semblent indissolublement liés, et la critique radicale du travail implicite à l'idéologie du « temps libre », et en particulier du travail pour se cultiver dans l'institution scolaire, apparaît alors comme un terrible contresens.